Quel rôle peut-on attribuer à l'investissement dans la croissance économique et ses fluctuations ? Vous illustrerez votre argumentation par des exemples précis empruntés à l'évolution des économies industrialisées depuis la fin du XVIIIème siècle.

I. L'INVESTISSEMENT : UN MOTEUR ESSENTIEL DE LA CROISSANCE

A. REVOLUTION INDUSTRIELLE ET CROISSANCE

1. l'approche Walt Whitman ROSTOW : la thèse des « conditions préalables »

La théorie proposée par Walt Whitman ROSTOW dans *Les Étapes de la croissance économique* (1960) fait jouer à l'investissement un rôle majeur dans le take-off.

* la « société traditionnelle » ;

* le stade des - conditions préalables au démarrage - ; pour les sociétés occidentales : s'étend sur environ deux siècles ; l'agriculture prospère et devient capable de dégager des surplus de ressources pour nourrir une population plus nombreuse et effectuer des investissements dans l'industrie ; les sociétés les plus développées exercent leur pouvoir à l'échelle de la planète, parfois par la colonisation; l'État centralisé fait son apparition et il favorise la constitution d'un espace économique plus étendu; **le taux d'investissement, rapporté au PNB, n'excède pas encore 5 à 10 %** ;

* le - démarrage » ou - *take-off*. ; il s'agit d'une période brève, de l'ordre d'une à trois décennies selon les pays; elle voit cependant s'opérer un changement décisif: le taux d'investissement atteint désormais un niveau permettant de faire croître durablement la production plus rapidement que la population, ROSTOW situe ce seuil au-delà de **10 %** du PNB ; c'est la période de la levée des derniers obstacles à la croissance économique ; des industries motrices sont lancées, avec réinvestissement automatique des bénéfiques (les textiles au Royaume-Uni, les chemins de fer en France et aux États-Unis, l'acier en Allemagne, différentes industries légères au Japon); la religion cesse de constituer un facteur de blocage, parfois elle peut même devenir un facteur favorable (ROSTOW reprend la thèse de Max WEBER sur le protestantisme);

2. les rapports entre révolution agricole et première révolution industrielle expliquent les possibilités d'accroissement de l'investissement

a) Analyse de Marx : enclosures et prolétarisation

Les premiers économistes voyaient dans l'abstinence initiale des capitalistes, dans leur sens de l'économie et de l'épargne, **les conditions mêmes de l'accumulation du capital**. Pour Marx, c'est le mouvement des enclosures qui va permettre l'investissement et l'accumulation primitive du capital.

Le mouvement des *enclosures* fut un processus pluriséculaire, particulièrement fort aux XVIème et XVIIIème siècles.

Selon Marx, les paysans expulsés devenaient, à terme, des salariés, des prolétaires, mais aussi, les futurs consommateurs d'un marché élargi. Pour Marx, *l'accumulation primitive du capital* réside dans le processus même de *prolétarisation*.

b) investissement et agriculture : le schéma traditionnel de P. BAIROCH

Outre la libération de main d'oeuvre, la RA, du fait de l'augmentation des rendements, aurait permis l'obtention de surplus agricoles supérieurs à ceux du passé, surplus indispensables à l'approvisionnement de villes abritant des populations de plus en plus nombreuses. Par ailleurs, l'enrichissement des grands propriétaires fonciers stimule l'investissement : grâce aux bénéfiques réalisés, l'industrie aurait bénéficié de réinvestissements importants.

3. La seconde révolution industrielle renforce le rôle de l'investissement

a) la concentration des entreprises s'accélère grâce à un niveau d'investissement accru

Définitions : concentration / concentration technique / concentration économique, se mesure à l'échelle des entreprises en envisageant la propriété du capital, les relations de pouvoir et de domination qui peuvent s'établir entre elles à travers les prises de contrôle ou de anticipation.

L'évolution historique de la taille des entreprises est marquée par le passage d'entreprise de petite taille à la grande firme. Selon l'Ecole de la Régulation, on passe d'une régulation concurrentielle à

une régulation monopoliste.

Les entreprises dans les deux premiers tiers du XIX^e siècle : la régulation concurrentielle. Un « capitalisme concurrentiel » dominé par les petites et moyennes entreprises. Prédominance des petites et moyennes entreprises. Jusqu'à dans les années 1870-1880, le tissu productif des pays en voie d'industrialisation est constitué, sauf exceptions, de petites et moyennes entreprises. La taille des établissements et le montant des actifs sont certes, en moyenne, significativement plus importants que ceux des unités préindustrielles, mais mesurés à l'aune des grandes entreprises contemporaines, ils frappent par leur modestie. L'entreprise s'identifie à un entrepreneur et à sa famille.

Fin XIX^{ème} – début XX^{ème} siècle on assiste à la naissance de la grande firme moderne, caractéristique d'une régulation monopoliste naissante. Entre les années 1880 et les années 1920 (à cet égard, la Première Guerre mondiale ne constitue pas une rupture), apparaissent aux États-Unis et en Allemagne, dans une moindre mesure en Grande-Bretagne et en France, de grandes entreprises qui n'ont guère de précédents si ce n'est le cas des compagnies de chemin de fer.

Plusieurs facteurs se combinent pour rendre compte de l'éclosion de ce nouveau type d'entreprises :

- recherche de position dominante du type monopoliste ou oligopolistique : la volonté d'acquérir une position dominante amène John D. Rockefeller à pratiquer une politique de *dumping* pour racheter à bas prix ses rivaux ;
- incitation à produire à grande échelle en raison de l'importance des capitaux immobilisés et des dépenses en recherche appliquée (cas de la métallurgie de base, de l'énergie et de la chimie lourde), le progrès technique et coût croissant du matériel ;
- le financement des investissements : le rôle croissant des banques pour financer le développement : distribution du crédit qui favorise en général les grandes industries, souvent liées aux banques, les gros crédits étant plus rentables (meilleures garanties, simplicité de gestion) ; accès aux marchés financiers et en particulier à la cotation des titres en Bourse.

b) la hiérarchie des puissances est celle de l'accumulation du capital

Les grandes puissances industrielles sont celles qui ont connu les taux d'investissement les plus élevés. On observe ainsi une modification de la hiérarchie des économies.

Après 1870 on assiste au déclin relatif de la Grande-Bretagne. En France, la décennie 1850 constitue une période exceptionnelle, tant sur le plan de la croissance que sur celui des mutations techniques. Elle voit, notamment, l'essor de l'industrie ferroviaire. Les grands travaux du Second Empire (haussmannisation à Paris, Lyon, Marseille) sont une aubaine pour le secteur du bâtiment et des travaux publics. En Allemagne, **c'est entre 1850 et 1914 que l'industrialisation démarre et s'impose**. Ce démarrage s'effectue grâce à l'apport, à partir de 1850, des capitaux belges et français. Plusieurs branches motrices se constituent rapidement: le charbon et le lignite ; la chimie, avec de grandes entreprises comme BASF et Bayer (1863) qui permettent au pays de s'imposer rapidement dans la fabrication des colorants, des explosifs, des engrais et de l'acide sulfurique ; la sidérurgie, avec les géants Krupp et Thyssen. Enfin, les États-Unis connaissent un démarrage industriel foudroyant partir des années 1860-1870. L'industrie américaine s'impose par l'accumulation des facteurs de production, les économies d'échelle apportées par la concentration, le volume de la production réalisée, les nouvelles méthodes de travail utilisées, la diversification des activités

B. LA CROISSANCE DES « TRENTE GLORIEUSES »

1. les caractéristiques de la croissance

a) une croissance générale

Il s'agit d'une croissance générale en ce sens qu'elle **s'observe dans tous les pays industrialisés**.

En termes réels (augmentation des prix déduite) et en moyenne annuelle, aucun pays ne connaît entre 1950 et 1973 de croissance du PIB inférieure à 3 %. Le taux de croissance en volume du PIB des pays de l'OCDE croît de 5,1 % en moyenne par an entre 1960 et 1968 et de 4,6 % entre 1968 et 1973.

Mais l'observation des chiffres relatifs à la période 1950-1973 fait ressortir des disparités.

- pays à forte croissance en tête desquels figurent le Japon (9,7 %), la R.F.A. (6,0%), l'Italie (5,5

- %) - les pays des « miracles économiques » de l'après-guerre
 - croissance faible : les Etats-Unis (3,7 ,A) et le Royaume-Uni (30 0/o).

b. une croissance rapide ou intense

À l'exception des Etats-Unis, tous les pays considérés connaissent entre 1950 et 1973 une croissance supérieure à celle qu'ils avaient connue durant cette période-là. La « mauvaise » performance des Etats-Unis doit se comprendre par rapport à l'exceptionnelle croissance du XIXE siècle, à une époque où le pays mettait en valeur un territoire d'une échelle continentale et accueillait des flots d'immigrés venus chercher fortune ou tout simplement un emploi.

Parmi les pays qui connaissent une forte accélération de leur croissance entre 1870-1913 et 1950-1973, figurent le Japon (+ 7,2 points de croissance), l'Italie (+ 4), la France (+ 3,4), l'Allemagne (+ 3,2) et l'Autriche (+ 3,0). On parle de « miracles économiques » pour des pays tels que l'Italie ou la Japon.

c. une croissance durable

La troisième grande caractéristique de cette croissance est sa *durée*.

Comme le montre le graphique ci-dessous, on peut opposer la croissance irrégulière, interrompue par de fréquentes et importantes fluctuations, de la période 1900-1950 à la croissance incontestablement plus régulière de la période 1950-1972.

Ces données confirment aussi l'impression, partagée durant les « Trente glorieuses », selon laquelle les fluctuations cycliques majeures s'étaient estompées. De l'ère de l'instabilité chronique et des crises à répétition, l'économie capitaliste semblait être entrée dans celle des fluctuations amorties, où les simples ralentissements conjoncturels remplaçaient les décrochages brutaux d'activité. Les crises du passé semblaient avoir cédé la place aux *récessions*.

C. LES ANALYSES DE LA CROISSANCE

1. les « analyses causales » de la croissance : l'investissement un rôle quantitatif limité mais un rôle qualitatif important : le progrès technique

La mesure ou comptabilité de la croissance s'inspire du modèle néoclassique. La production et sa croissance sont le résultat de la combinaison des facteurs de production, le travail et le capital. La mesure, à partir de travaux économétriques sur la fonction de production, a pour but d'estimer la part qui revient à tel ou tel facteur dans l'explication du taux de croissance observé. C'est Edward Denison qui, en 1967, dans son étude *Why do growth rates differs ?*, a inauguré ce type de travaux qui ont été appliqués à la France par Dubois, Carré et Malinvaud en 1972 dans leur livre *La Croissance française. Essai d'analyse causale*.

- pour la France

Ils sont tirés de l'analyse de Dubois, Carré et Malinvaud sur la croissance française

La croissance n'est pas due à uniquement des facteurs quantitatifs, les facteurs qualitatifs ont joué un rôle essentiel.

* le **capital** : l'augmentation du volume du capital productif est le principal facteur expliquant la croissance, à laquelle il contribue à hauteur de un point. Son effet sur longue période est beaucoup plus faible, en raison de la faiblesse des investissements réalisés dans les années 1930.

La variation dans l'intensité de la demande n'explique rien sur la longue période.

* le **résidu subsiste** : la moitié du taux de croissance reste inexpliquée. La quantité des facteurs de production, même après incorporation de certains éléments qualitatifs, joue un rôle somme toute réduit. Il reste un «résidu» important, qui est la part de la croissance non expliquée. Ce résidu n'est d'ailleurs, selon l'expression d'Abramovitz, qu'une «mesure de notre ignorance».

2. les débats sur la nature de la croissance : la diversité des modèles repose sur les variables d'ajustement entre l'accumulation du capital et l'évolution de la population active.

a) Harrod-Domar

La stabilité de la croissance induite par l'interaction du multiplicateur et de l'accélérateur (le problème du **fil** du rasoir).

La croissance équilibrée dépend des taux de trois variables : le taux de croissance de la population active (n), le taux d'épargne (s), le coefficient de capital (v).

Les hypothèses de base du modèle ;

- les trois variables n , s et v sont indépendantes et exogènes
- le coefficient de capital v est constant, ce qui signifie que les facteurs de production sont complémentaires. Pas de substitution possible entre capital et travail : l'économie n'a pas le choix des techniques ou de la combinaison capital/travail.
- La distinction entre 3 taux de croissance

HARROD distingue trois taux de croissance, dont la confrontation va expliquer l'instabilité de celle-ci :

- le taux observé noté g . C'est le taux réalisé par une économie ; le taux « nécessaire » ou « requis » g_w ($w = warranted$) pour que les anticipations des entrepreneurs soient validées ; il correspond au ratio s/v . C'est le taux de croissance qui permet d'assurer l'équilibre simultané sur le marché des produits et sur le marché des capitaux. ; le taux de croissance naturel g_n qui exprime la croissance potentielle assurée par la main-d'œuvre qui croît à un taux n . g_n est le taux de croissance qui, compte tenu de l'augmentation de la population active, permet d'assurer le plein-emploi de la main-d'œuvre.

La croissance équilibrée assurant le plein-emploi s'exprime alors par l'égalité des trois taux : le taux observé, le taux anticipé et le taux naturel :

$$g = g_w = g_n$$

À partir de ces trois taux, HARROD décrit deux problèmes portant sur les déséquilibres : ceux de court terme et ceux de long terme. Le dilemme du système économique proposé est désigné par l'expression « fil du rasoir ». L'économie est toujours en situation d'équilibre précaire et peut à tout moment tomber dans le déséquilibre.

- L'instabilité de la croissance (de court terme)

Le premier problème de HARROD est celui de l'explication des déséquilibres de court terme c'est-à-dire l'explication du cycle des affaires (voir aussi le chapitre 14). Pour HARROD le cycle des affaires survient lorsque le taux observé g diffère du taux requis g_w . Les anticipations des entrepreneurs n'ont pas été vérifiées. Deux cas peuvent se présenter :

- $g > g_w$. La demande est supérieure à celle que prévoient les entrepreneurs
- $g < g_w$. Les débouchés prévus par les entrepreneurs ne sont pas réalisés.

La cause de l'instabilité, déjà mentionnée dans la théorie générale, vient ici des anticipations des entrepreneurs, et fait songer aux anticipations auto réalisatrices.

b) La réponse néoclassique traditionnelle et ses prolongements

- ◆ le modèle de SOLOW

Le modèle de SOLOW (1957), d'inspiration néoclassique, tente de démontrer qu'une croissance équilibrée est possible si l'on lève des hypothèses trop restrictives du modèle de HARROD-DOMAR et s'il règne la flexibilité des techniques et des prix.

Les conditions de la croissance équilibrée sont donc :

- la taux d'accumulation du capital doit être égal au taux de croissance de la population n
- ou, le coefficient de capital v doit avoir une valeur particulière, compatible avec les paramètres s et n ; à partir de l'expression ci-dessus, on peut écrire que $v = s/n$.

les limites de la croissance à long terme

Ces limites tiennent à la nature de la fonction de production employée.

- la flexibilité du coefficient de capital est jugée instantanée ; or, dans les faits, il existe de longs délais d'ajustement ; ainsi, le passage d'un coefficient de capital de 3 à 4 demandera au minimum une quinzaine d'années.
- la croissance n'a lieu que pour autant que la population active croisse ; croissance économique s'effectue au même taux que la croissance démographique, donnée exogène, donc à un rythme indépendant des effets d'allocation des ressources

Le capital voit sa productivité diminuer au fur et à mesure de son accumulation -> dans environnement concurrentiel, sa rémunération (taux de profit = P^* marginale) tend vers zéro -> fin de l'accumulation.

SOLOW à partir de son modèle arrive au résultat suivant.

La productivité marginale de chaque facteur K et L étant décroissante, à long terme, la croissance du revenu par tête d'habitant finira par s'arrêter pour arriver à un état stationnaire.

Des solutions ?

Deux voies semblent se présenter pour y parvenir : augmenter le taux d'épargne pour stimuler l'investissement et le capital par tête ou augmenter la productivité grâce au progrès technique. Ces deux voies sont problématiques du fait même des hypothèses du modèle.

* L'augmentation du taux d'épargne : un effet simplement passager

L'analyse s'effectue dans le cadre de l'épargne préalable à l'investissement ; une augmentation de l'épargne devrait donc stimuler l'investissement donc la croissance.

Or, il n'en est rien. La croissance ne peut être stimulée que temporairement. L'augmentation de l'investissement et du capital K accélère la baisse de la productivité marginale du capital et l'économie finit par retrouver son taux tendanciel de croissance de long terme n (taux de croissance de la main-d'œuvre).

* le progrès technique

Solution adoptée = progrès technique exogène qui permet existence d'un taux de croissance constant et non nul ; L'obtention d'une croissance non bornée nécessite la prise en compte d'un facteur extérieur qui augmente la productivité des facteurs à long terme. L'intégration d'un PT exogène (qui n'est pas un facteur de p^o) dans une fonction de p^o permet d'obtenir le résultat désiré.

◆ les théories de la croissance endogène et la réhabilitation de l'investissement

public

- Une des implications majeures et paradoxales de ces nouvelles théories. puisqu'une partie des études viennent d'économistes issus du courant néoclassique, est de réhabiliter le rôle de l'Etat. En effet, en présence d'externalités, le rendement privé par exemple de l'investissement est différent de son rendement social .. L'État peut, par un système de subventions ou de détaxes, inciter les entreprises à investir et ainsi pallier cette défaillance de marché. Il peut lui-même procéder à des investissements..

3. une approche hétérodoxe : l'école régulationniste

a) hypothèses et cadre de raisonnement théorique

- Les concepts clés

Trois concepts clés apparaissent dans cette théorie :

- celui de régime d'accumulation,
- de forme institutionnelle
- mode de régulation.

* le régime d'accumulation.

Il s'agit de l'ensemble des régularités économiques et sociales qui permettent à l'accumulation (à l'investissement) de se poursuivre, qui rendent compatibles entre elles l'évolution des capacités de production et de la demande sociale.

On distingue deux grands régimes d'accumulation :

- *Le régime d'accumulation extensive* couvre l'ensemble du 19^e siècle jusqu'au début des années 20. Il se caractérise par une croissance qui repose sur une augmentation des facteurs de production et ne connaît que des faibles gains de productivité . Le partage de la valeur et la valorisation du capital sont fondés, pour reprendre la terminologie marxiste, sur la plus-value absolue des profits sont obtenus par compression des salaires et augmentation de la durée et de l'intensité du travail. La norme de consommation est peu dynamique et l'essentiel de la consommation populaire se compose de produits de secteurs non capitalistes (cf agriculture).
- *Le régime d'accumulation intensive* qui commence à se développer dans les années 20 (tout du moins aux États-Unis, et qui connaîtra son apogée dans les années 60, participe d'une croissance fondée sur d'importants gains de productivité résultant de la mise en œuvre de techniques qui transforment et améliorent les méthodes de production. La valorisation du capital et le partage de la valeur reposent sur l'extraction de plus-value relative. Les gains de productivité obtenus dans la production des biens de consommation permettent d'augmenter le niveau de vie des ouvriers tout en maintenant le niveau des profits. Une norme de consommation nouvelle et dynamique se développe qui porte sur des produits provenant des branches où triomphent les nouvelles méthodes de production.

- La confrontation aux faits

* l'accroissement des revenus réels

La hausse du *salairé réel* et l'importance des revenus de transfert, fournit à la production, contrairement à 1920-1939, un débouché naturel; à production de masse, consommation de masse.

* le rôle de l'Etat

Les pouvoirs publics enfin, en intervenant systématiquement dans toutes les sphères de l'économique et du social, sont également pour beaucoup dans les caractéristiques des Trente Glorieuses : vigueur et durée de l'expansion, relative stabilité des prix, équilibre des échanges avec l'extérieur.

* une grille d'analyse de la diversité des croissances nationales

Pourquoi les performances sont-elles différentes dans l'espace ?

- La contre-performance britannique tient essentiellement aux difficultés d'implantation des méthodes de production fordiste, refusées non seulement par les syndicats mais aussi contraire au *british way of life* axé sur la qualité de vie.
- Le résultat américain est moins médiocre. La saturation relative en biens de consommation durables en est une explication probable tout comme une certaine perte de compétitivité à l'extérieur dès les années cinquante.
- La rapide expansion en Europe est avant tout le résultat d'une acclimatation réussie du mode de production fordiste, du rattrapage sur les États-Unis en matière de production de biens de consommation durables, d'une efficace intervention publique.
- L'exceptionnelle performance japonaise enfin est de même nature. S'y ajoute cependant un taux d'investissement lui aussi exceptionnel (en moyenne 36 % du P.I.B.) au prix de lourds sacrifices pour la population et une percée réussie sur les marchés étrangers, grâce à un strict contrôle des salaires et à la docilité de la main-d'oeuvre. TAIEB , crises...

II. LA DYNAMIQUE DE L'INVESTISSEMENT ET LES FLUCTUATIONS

A. LES FLUCTUATIONS DE COURTE PERIODE

1. l'oscillateur de Samuelson

* le rôle clé de l'investissement

Multiplicateur et accélérateur apparaissent bien vite comme deux éléments séparés d'une même dynamique de l'investissement dont on fait alors la pierre angulaire du cycle des affaires.

L'addition du mécanisme du multiplicateur et de l'accélérateur donne une idée convaincante de la manière dont une économie peut générer de manière automatique et endogène des fluctuations. La première version de l'oscillateur a été donnée par P. Samuelson en 1939.

C'est l'hypothèse de l'oscillateur ($I \Leftrightarrow Y$) développé par l'Américain P. SAMUELSON à partir de 1939. Nous ne retenons ici que l'idée principale.

L'accumulation du capital joue un rôle fondamental puisque le capital est à la fois

- un facteur essentiel de l'offre, et sa variation (l'investissement)
- la composante la plus volatile de la demande.

Or, la production dépend directement du stock de capital.

L'investissement n'est donc pas fonction du niveau actuel des débouchés d'une entreprise, mais est fonction de la variation des commandes qu'elle anticipe (l'accélérateur). Un ralentissement de la croissance des débouchés anticipés par les entreprises doit provoquer une chute de l'investissement. Il s'ensuit une diminution de la demande de biens d'équipement, qui contribue à renforcer la baisse initiale de la demande, d'autant que la baisse du revenu des producteurs de biens d'équipement engendre une diminution de leur propre demande (le multiplicateur).

Au total, l'interaction des deux mécanismes donne naissance à des fluctuations d'une grande ampleur. Mais rien n'indique *a priori* que l'issue (le type de fluctuation) soit unique. L'oscillateur permet alors de repérer différents cas de figure.

Ce modèle d'oscillations montre la naissance de fluctuations endogènes résultant du jeu combiné de la fonction de consommation et de la fonction d'investissement. L'effet de multiplication est générateur de stabilité économique tandis que l'effet d'accélération est générateur d'instabilité. Les décalages introduits par le multiplicateur dynamique et par la relation d'accélération conduisent à une instabilité éventuellement récurrente selon les coefficients retenus. Les deux dernières

hypothèses analysées font même apparaître deux cycles, l'un amplifié, l'autre explosif, introduisant ainsi le phénomène de croissance et montrant la continuité entre les analyses des fluctuations et celles de la croissance.

Toutefois ce modèle d'oscillation, s'il s'efforce d'explorer plusieurs types de fluctuations dont certains reflètent assez bien les observations, souffre de deux imperfections méthodologiques importantes, car il repose sur des hypothèses contradictoires. Le multiplicateur ne fonctionne qu'en situation de sous-emploi alors que le jeu de l'accélérateur exclut le sous-emploi généralisé.

* la question de la validité du modèle

Intérêt :

- L'oscillateur de Samuelson est un instrument tout à fait précieux puisque même dans sa forme la plus rudimentaire (l'investissement comme variable stratégique plus deux paramètres structurels c et k), toutes les possibilités de fluctuations intermédiaires sont reconstituées.
- De plus, les phases historiques sont respectées puisqu'il n'y a que de ce point de vue que l'on peut dire pourquoi c et k seraient modifiés. Les évolutions possibles du cycle des affaires retrouvent la périodisation historique de J. Hicks :
- Selon les différentes valeurs de c et de a on obtient différentes configurations. L'intensité des fluctuations dépend aussi de la valeur Y de départ.

La question de la pertinence dans les années 70.

Dans les années 60-70, le cycle des affaires donne l'impression d'avoir été vaincu et pourquoi une politique économique finement adaptée en fonction des déséquilibres de court terme apparaît comme la solution définitive du « lissage » de ces fluctuations intermédiaires.

Les conditions d'équilibre imposées au modèle sont extrêmement sévères puisque le système tend à exploser dès que le coefficient d'accélération (c'est-à-dire le coefficient de capital) est supérieur à 1. Or, les travaux de Kuznets ont montré que le coefficient de capital s'est maintenu dans l'économie américaine au cours du XX^{ème} siècle à près de 3, sauf pendant des périodes exceptionnelles (crise de 1929, guerre).

Le coefficient d'accélération étant aussi, dans les autres économies nationales, supérieur à l'unité, il s'ensuit que l'application de ce modèle d'oscillation rendrait tout équilibre durable impossible. Or, l'observation des évolutions économiques nationales montre qu'elles ont été relativement stables pendant la période qui a suivi la seconde guerre mondiale jusqu'à 1973. Cette stabilité résulte de l'effet combiné de nombreux facteurs. On peut citer entre autres :

1 / Les variations des paramètres. - Le modèle décrit implique que l'on admette des relations linéaires entre les principales variables Y , C et I induit. En réalité, les paramètres c et v ou p ne sont pas constants.

- Les fluctuations de la propension à consommer. - Dans la fonction de consommation utilisée $C_t = cY_{t-1}$, la propension marginale à consommer c est constante. Or, les analyses de la consommation tendent à montrer que la consommation C d'une période (t) dépend non seulement du revenu courant (Y_t) mais aussi du niveau de revenu le plus élevé atteint dans le passé, soit $C_t = cY_t + bY$, (effet de cliquet de Duesenberry) (3). D'une façon plus générale encore, M. Friedman a montré que la consommation dépend d'une vue d'ensemble du sujet économique sur ce qui est son « revenu permanent » (4).

On peut donc admettre que, tout en restant sensiblement constante en longue période, c varie de période en période eu sens inverse de Y , amortissant ainsi l'incidence de Y sur C .

- Les variations du coefficient de capital. - Dans le modèle d'interaction du multiplicateur et de l'accélérateur, v , le coefficient de capital, est une constante. Toute variation de Y **doit** donc induire un investissement (ou un désinvestissement): $1 = p \cdot AY$.

En réalité, les entrepreneurs ne décident pas des investissements d'expansion à la suite de toute augmentation de la demande. L'entrepreneur tend à adapter ses dépenses d'investissement à des niveaux de production qu'il estimera durables. Le coefficient marginal de capital devient variable. Tout comme c , le coefficient v manifeste des variations inverses de celles du revenu, contribuant ainsi à la relative stabilité du système.

2 / Les délais de réaction. –

- Ceux-ci peuvent être des délais techniques,. Certains investissements nécessitent une longue étude qui peut atteindre ou dépasser la durée d'une phase d'un cycle court (cycle de stocks). Le déroulement de l'activité, dans ce secteur, sera « déphasé » par rapport au cycle conjoncturel général.
- Des retards peuvent intervenir aussi dans la distribution des revenus à la suite des variations de production. Il en est ainsi pour les dividendes, les entreprises menant une politique d'égalisation des dividendes. Au début de l'expansion, bien que les profits s'élèvent de façon importante, les dividendes augmentent peu ; il s'ensuit une épargne forcée des actionnaires et un fléchissement de la propension marginale à consommer. Au contraire, au cours de la phase de dépression, l'entreprise s'efforcera de maintenir les dividendes, ce qui contribuera à augmenter la consommation. De même, les salaires suivent avec retard le développement de l'expansion et des profits. Lorsque la conjoncture fléchit, l'augmentation des salaires se poursuit pendant un certain temps, accroissant la propension marginale à consommer. Ces divers retards dans la distribution des revenus par rapport à l'évolution de la conjoncture entraînent une évolution de la propension marginale à consommer de sens inverse à celle du revenu.

3 / La diffusion imparfaite du cycle. - La demande ne varie pas de façon égale et synchronisée dans tous les secteurs.

- Dans certains secteurs structurellement en déclin, la phase d'expansion ne s'accompagne pas ou peu d'investissements. Cette inertie contribue à diminuer globalement l'accélérateur et à ralentir l'expansion.
- De façon symétrique, lors d'une dépression dans certains secteurs en expansion structurelle, l'investissement se poursuivra. La baisse conjoncturelle se trouve dès lors freinée.

2. la surcapitalisation : Friederich von Hayek (1899-1992)

Le point de départ de l'analyse des crises de von Hayek repose sur une approche des biens de production en tant que « détours de production » héritée de Böhm-Bawerk et la distinction entre deux types de taux d'intérêt déjà opérée par Wicksell.

La thèse fondamentale sur laquelle reposent ces travaux est que l'octroi artificiel de monnaie par le crédit d'État a pour effet, au-delà d'une surchauffe temporaire qui donne l'illusion d'un redressement de l'activité, de distordre la structure des prix relatifs, et donc de préparer des dysfonctionnements durables de l'économie et un chômage massif.

Le développement économique passe par un allongement du processus de production qui va des facteurs primaires (terre, travail) aux biens de consommation. Autrement dit, la production de biens de consommation, au fur et à mesure de son développement, exige de plus en plus de biens de production. L'appareil productif est de plus en plus capitalistique.

L'allongement du processus productif est une décision des entrepreneurs en fonction de leurs perspectives de profit, lesquelles dépendent, dans l'optique d'une économie de marché, de l'information apportée par les prix. La structure de la production dépend du niveau des prix relatifs des deux types de biens ; les prix relatifs déterminent les profits des entreprises.

Une variation des prix relatifs poussera les entreprises vers l'un ou l'autre des secteurs de production.

L'abaissement du taux monétaire de l'intérêt, provoqué par le comportement des banques, se traduit par un allongement du processus productif, lequel requiert de plus en plus de facteurs de production. En supposant une situation de départ de plein-emploi, on assiste à un transfert de facteurs et de ressources de l'industrie des biens de consommation vers celle des biens de production. La phase d'expansion qui s'installe est financée sans recours à une épargne volontaire préalable, uniquement par la progression du crédit dans l'économie. Les revenus monétaires supplémentaires qui sont distribués finissent toujours par devenir une demande de consommation alors que les ressources productives se dirigent vers les biens intermédiaires. Des revenus qui

croissent quant les choix productifs vont vers ce dernier type de biens rationnent les ménages dans leur désir de consommer plus. Ils se heurtent donc à un butoir, celui de l'épargne forcée. Tout se passe donc comme si l'effort d'épargner plus pour un financement sain de l'expansion, qui a été écarté au départ par facilité, se produisait quand même. Le développement du crédit, du fait d'un taux monétaire de l'intérêt trop faible, est nécessairement compensé par une épargne forcée. La contrainte s'est substituée à l'acte volontaire. Là se trouve le coeur de l'expansion « artificielle » par la surcapitalisation qui génère d'elle-même les conditions de l'effondrement du boom des affaires

La théorie de Hayek correspond assez bien aux faits économiques tels qu'on les observe des années 1920 jusqu'à la grande crise de 1929. Le développement très fort du crédit pendant la première période s'est substitué à un effort traditionnel d'épargne du rentier de la Belle Epoque (1896-1914).

3. Les modalités de financement de l'investissement à l'origine des cycles : la dépression financière : Fisher et la « debt deflation »

L'Américain Irving Fisher (1867-1947) suggère d'introduire une distinction entre « grandes » et « petites » perturbations. Fisher distingue, dans les fluctuations économiques, le « cycle des affaires » qu'il considère comme des « petites perturbations », et les « cycles graves » ou « grandes perturbations ». Les approches traditionnelles en termes de surproduction, sous-consommation ou surinvestissement peuvent expliquer les petites perturbations mais sont incapables de rendre compte des grandes. Celles-ci sont liées à deux phénomènes majeurs que sont le surendettement et la déflation. La finance devient déterminante, elle amplifie le cycle des affaires, en ajoutant deux paramètres supplémentaires : *le surendettement et la déflation*. Aussi, contrairement à la surcapitalisation de Hayek qui contient dans sa logique un processus lent de retour à l'équilibre, Fisher veut plutôt montrer un mécanisme cumulatif d'enfoncement dans la crise.

B. INVESTISSEMENT ET CYCLES LONGS

1. Les explications des cycles par Kondratieff

Les cycles de l'investissement et le problème de l'épargne disponible comme causes des grands cycles de la conjoncture pour Kondratieff

a) de l'expansion à la crise

(A) est donc liée «au renouvellement et à l'extension des biens capitaux fondamentaux, à un changement radical et à un regroupement nouveau des principales forces productives de la société». La réunion de différentes conditions (présence de capitaux disponibles, massivement concentrés et de prix abordables) permet une hausse de la production des biens capitaux de base qui impulse la phase A durant laquelle les inventions techniques accumulées trouvent largement à s'appliquer. Cette vague ascendante de la conjoncture, alimentée également par l'expansion du crédit et l'accroissement de la production d'or (le pouvoir d'achat de l'or, s'étant accru par la baisse du niveau des prix lors de la phase B antérieure), se caractérise par une croissance et une diversification des activités productrices. Et l'augmentation du pouvoir d'achat agricole, conséquence de la hausse des matières premières, stimule la croissance industrielle.

Toutefois, en même temps, la concurrence internationale s'intensifie (contrôle des marchés de matières premières, recherche de nouveaux débouchés extérieurs, préservation des marchés intérieurs), ce qui provoque des motifs accrus de conflits politiques et militaires. En outre, pendant (A) les coûteux investissements en biens capitaux sapent les bases mêmes de la dynamique longue de croissance en raréfiant le capital disponible, d'où une tendance à son renchérissement et à la hausse de t . Cette tendance se renforce par la survenance de guerres à l'extérieur et de bouleversements sociaux à l'intérieur qui détruisent la confiance en l'avenir, augmentent l'emploi de capitaux non productifs, provoquent des destructions, affaiblissent le rythme de l'accumulation, tout en élevant la demande de capitaux..

b) dépression et reprise

L'aggravation de toutes ces tendances provoque un «état dépressif de la vie économique», point de retournement entre la phase (A) et la phase (B).

Le mouvement de récession incite les agents à chercher des moyens de production plus rentables, d'où l'importance des découvertes et inventions techniques qui ne trouvent pas cependant une application pratique immédiate en raison du contexte économique défavorable caractérisé par une

baisse des prix (encouragée par les agents qui ont des revenus fixes) et un ralentissement des productions et des échanges.

La dépression agricole amplifie la dépression dans l'industrie particulièrement soumise aux effets destructeurs des conflits militaires et sociaux.

La propension à l'épargne augmente, surtout chez les agents dont le revenu net s'élève sous l'action de la baisse des prix. De plus, les opportunités d'investissement diminuant, l'épargne s'accumule et entraîne une baisse de (t) , ce qui améliore la « profitabilité » des investissements nouveaux.

La dynamique des grands cycles de la conjoncture obéit donc à une *logique interne*, celle de l'intensité de l'épargne et de l'accumulation du capital disponible qui conditionne le rythme du processus de l'accroissement des biens capitaux essentiels au développement du capitalisme.

Et cette explication endogène selon laquelle la phase (B) renferme les conditions de la reprise lorsque l'épargne recommence à s'accumuler va être interprétée de façon mécaniciste faisant du capital «un phénix renaissant toujours de ses cendres» [Dockès et Rosier, 1984, 65].

2. L'analyse schumpétérienne

- Les phases du cycle

4 phases : prospérité, récession, dépression, reprise

• Phase 1 : prospérité

Elle résulte une phase de prospérité découlant d'une forte croissance de l'investissement et de la demande globale amplifiées par des effets d'entraînement qui s'amplifient selon le principe de l'accélération. Ainsi, l'automobile crée des besoins en infrastructures comme les routes, garages, stations services... et permet l'éclosion ou le renforcement d'un vaste réseau d'industries (caoutchouc, acier, pétrole ...). De même, le chemin de fer transforme les moyens de transport, mais aussi la localisation des centres de production et de distribution, remodelisant la spatialisation économique.

L'innovation produit des effets dynamiques dans la mesure où elle induit souvent la construction de nouveaux équipements. Ces nouvelles activités remettent alors en cause les positions acquises et stimulent la concurrence qui agit en tant que processus de *destruction créatrice*. La phase (I) est celle où l'innovation est mise en oeuvre et se diffuse par « grappes », d'où une hausse de la demande globale des facteurs de production qui déclenche une vague secondaire d'essor (effet d'entraînement) qui s'étend à toute l'économie. Il en résulte une croissance soutenue de l'ensemble des revenus qui permet à tous les biens de consommation de trouver une demande effective et ce à des prix augmentant sans cesse. Ce processus est accentué par des stimuli psychologiques (profits élevés, faibles risques d'échec, etc.) qui entretiennent l'« euphorie » et l'expansion économique.

• phase 2 : récession

L'expansion s'achève lorsque prend fin la diffusion de l'innovation dans l'économie ; le point de retournement du mouvement long se comprend alors comme l'arrivée à maturité de ces effets d'entraînement. La prospérité cesse avec l'arrêt de l'investissement et la création de nouvelles firmes. La phase (II) correspond à ce changement d'orientation où l'innovation est absorbée par le système de « destruction créatrice », ce qui se traduit par un «déclassement» des anciennes méthodes de production et la faillite des *oldfirms* qui ne se sont pas adaptées.

• Phase 3 : dépression

La phase (III) consacre la diffusion totale de l'innovation qui permet de satisfaire la totalité de la demande, d'où la disparition des « surprofits » de nature différentielle. La conjoncture économique et la montée des risques font disparaître les opportunités de profit (donc d'investissement) ce qui conduit à une liquidation excessive, véritable «cercle vicieux» dû à l'autodéflation et à différents mobiles psychologiques. Les faillites qui en résultent associées à la raréfaction puis la disparition des occasions de profits (donc d'investissements) précipitent l'économie dans une phase de dépression durant laquelle les innovations sont freinées non parce que les inventions manquent mais parce que les risques d'échec sont trop élevés.

• La phase (IV) : reprise

Cette dépression s'achève lorsque les firmes incapables de s'adapter disparaissent du marché,

l'économie retrouvant un nouvel équilibre en terme de degré de liquidité, avec un revenu réel supérieur à celui du précédent cycle. La diminution des risques d'échec permet de réunir les conditions pour que les innovations soient mises en oeuvre impulsant une reprise, prélude à une nouvelle phase de prospérité.

Elle marque un retour à la confiance par la correction de la liquidation antérieure et la gestation de nouvelles innovations qui se diffusent de nouveau lors de la prochaine phase.

3. les analyses d'inspiration marxistes

a) la baisse tendancielle du taux de profit à l'origine des cycles

E.Mandel, comme P. Boccara, et les analystes se réclamant de Marx en général, centre sa réflexion sur la dynamique du taux de profit moyen et ses composantes, taux de plus value et composition organique du capital.

◆ l'analyse de l'école du « capitalisme monopoliste d'Etat »

Dans les années 1970-1980, des auteurs d'inspiration marxiste ont fait appel à la « loi de la baisse tendancielle du taux de profit » pour expliquer la succession des phases « A » et « B ».

Les cycles longs sont le produit de la combinaison de éléments :

- la tendance à l'augmentation de la composition organique du capital
- les moyens, toujours renouvelés, d'échapper à ses conséquences néfastes.

La croissance capitaliste se fait toujours par l'accumulation du capital (l'investissement) et par le remplacement de l'homme par la machine. Or ce remplacement mène inévitablement à la baisse du taux de profit et au risque de surproduction. La solution de cette contradiction inévitable du développement capitaliste réside dans la mise en oeuvre de nouvelles structures techniques, sociales et politiques visant à restaurer le taux de profit.

Le rythme bi-séculaire du Kondratieff serait aussi dû à l'évolution de la population.

◆ Ernest MANDEL

L'approche d'Ernest Mandel propose une autre solution à la contradiction citée plus haut. Se référant à Trotsky lui même, Mandel considère que les « vagues longues » (il refuse le terme de cycle) résultent de deux mécanismes bien distincts.

Il établit la distinction entre facteurs endogènes et facteurs exogènes au système économique,

Il affirme que l'issue aux longues phases à tendance dépressive qui scandent le développement capitaliste, a toujours été autorisée par des facteurs exogènes qui ont permis de redresser le taux de profit moyen qui déclinait.

- Les phases B seraient liées à des mécanismes endogènes . Le résultat de l'inévitable baisse tendancielle du taux de profit et donneraient en quelque sorte le sens lourd de l'évolution du capitalisme. La mise en oeuvre d'une nouvelle technologie permettant de passer à la phase A.
- Les phases A, au contraire seraient déclenchées par des chocs exogènes de natures diverses : l'or de Californie pour 1848-1873, l'impérialisme pour 1893-1914 et la défaite du prolétariat international pour la phase 1940-1968.

Si la longue phase d'expansion (phase A du Kondratieff) est marquée par l'augmentation du taux de profit, l'alourdissement de la composition organique du capital et (ou) la baisse du taux de plus value vont induire la tendance à la baisse du taux de profit, d'où l'entrée en crise.

Cette approche à la physique douteuse (il y aurait des lois pour les moteurs qui marchent et des lois pour les moteurs qui ont des ratés) est au moins significative de l'utilisation des cycles Kondratieff en tant que béquille pour les théories les plus bancales.

b) l'école régulationniste

◆ cadre de raisonnement

Ils analysent les cycles longs en tant que succession d'*ordres productifs*. *Un ordre productif est l'ensemble des facteurs qui permettent l'efficacité du système économique pendant de longues périodes d'accumulation.*

◆ l'analyse des cycles appliquée à la situation contemporaine

Dans l'optique de l'analyse qui précède, la crise des années 70 est interprétée comme une nouvelle dépression longue, survenant précisément à la suite d'une période d'expansion particulièrement vive et soutenue pendant plus d'un quart de siècle. Et c'est bien le succès même de l'accumulation

du capital au cours de cette période qui produit l'émergence de nouvelles contradictions lesquelles finissent par venir à bout de l'ordre productif alors existant (processus dialectique), le signe annonciateur en étant une sensible réduction de la rentabilité du capital.

La crise qui commence dans les années 1970 est le produit du dérèglement du capitalisme monopoliste et de l'inefficacité de l'intervention étatique.

Progressivement émerge un capitalisme monopoliste mondial ou transnational qui bouleverse profondément les caractères généraux de l'ordre productif. Il est bien entendu hors de question d'imaginer quand et comment ce nouvel ordre productif sera achevé.

- C'est d'abord le mode d'accumulation du capital qui se trouve lui-même miné de l'intérieur par un faisceau convergent de phénomènes. Des contradictions techniques (« crise du travail » => fléchissement des gains de productivité et hausses de salaire qui entraînent la baisse de la rentabilité du capital -> « épuisement du régime d'accumulation fordiste) et la montée de contradictions sociales (la modification graduelle du rapport de forces en faveur des salariés au cours des années soixante vient déstabiliser l'équilibre social sur lequel repose l'ordre productif) mettent le mode de régulation en péril marqué par un phénomène directement observable : la chute de la rentabilité du capital.